

La Provence

Après sa nouvelle consécration aux Molières, Jean-Philippe Daguerre est venu en personne présenter sa dernière création au théâtre Armand.

Le metteur en scène fétiche du théâtre Armand a fait un nouveau cadeau au public salonais. En janvier, les rideaux se rouvraient sur la représentation, en avant-première, de Du Charbon dans les veines. En mai, ils se sont refermés sur la création de Marius d'après Marcel Pagnol.

Apparemment, la ville de Salon porte chance à Jean-Philippe Daguerre puisque sa pièce évoquant une communauté de mineurs vient de décrocher cinq Molières. Et il y a fort à parier que son Marius aura la même postérité. En tout cas, la standing ovation d'un public averti est de bon augure.

Une heure et demie plus tôt, les comédiens poussaient la chansonnette, plongeant in medias res les spectateurs dans l'ambiance marseillaise. Le décor est sommaire, mais nul besoin de fioritures pour faire jaillir le bar de la marine.

Juliette Behar en Leïla et Geoffrey Palisse en Marius

Quant aux répliques, le public les connaît par cœur, du fatigué de traîner son ombre, à la leçon des tiers de curaçao en passant par le bal des couillons. Le plaisir de goûter la langue de Pagnol est palpable, que l'on soit "fada, jobastre, estranciné ou maigre comme un stoquefiche".

Les rires fusent, redoublés par les applaudissements saluant chacune des galéjades cultes. Juliette Behar, Molière de la révélation féminine 2025 pour le rôle de Leïla, est éblouissante dans celui de Fanny. Face à elle, Geoffrey Palisse incarne avec un réel talent un Marius torturé.

Une mention spéciale, un brin chauvine, pour Escartefigue, capitaine du fameux "Ferry-boat", alias Christophe Mie, comédien salonais, monté à Paris. Grâce à lui et à toute la troupe, le soleil de la Canebière va faire le tour de terre !

Spectatif

C'est un Marius vibrant, solaire et profondément humain que nous propose Jean-Philippe Daguerre dans sa mise en scène maîtrisée et chaleureuse, comme à son habitude. Une mise en scène fidèle à l'esprit de Pagnol.

« Marius est un jeune homme que la mer exalte. Il aime son père César, bourru et bonhomme, il aime aussi la petite Fanny qui vend des coquillages devant le bar de César. Depuis son enfance, l'envie de courir le monde l'enflamme. Il lutte contre sa folie. Il ne veut pas abandonner son père qui en mourrait peut-être de chagrin, ni la petite Fanny qui ne pense qu'à lui. Et pourtant la mer est là... »

Dans un décor de bar portuaire, baigné de lumière chaude, le Vieux-Port de Marseille renaît sur scène comme une carte postale vivante, où les passions simples deviennent les grandes tragédies du quotidien. La scénographie signée Margaux Van Der Plast figure les éléments significatifs suffisants et nécessaires. On y retrouve les caractéristiques emblématiques du fameux "bar de la Marine".

La main de Jean-Philippe Daguerre vient à nouveau caresser un texte avec bonheur et réussite. Les transitions, fluides et rapides, permettent à l'action de conserver sa dynamique sans jamais perdre en

émotion. La direction d'acteurs, attentive et généreuse, donne à chacun des protagonistes une présence nette et singulière. Dès les premières répliques, le ton est donné. Ici, on célèbre la langue. Le texte de Pagnol, précis, tendre et drôle, est restitué avec une fidélité presque musicale.

Daguerre évite avec maestria toute tentation de reconstitution passéiste. Il ne fige pas la pièce dans un musée de Pagnol, mais propose une véritable recreation scénique, ancrée dans le présent par l'authenticité des jeux et l'intelligence de la mise en scène.

La musique originale d'Hervé Haine accompagne les scènes avec une délicatesse qui renforce la nostalgie du texte sans l'alourdir. Par petites touches, elle souligne les non-dits, les silences lourds de sens.

Moïse Hill, à la lumière, module les ambiances avec une grande sensibilité. Il transforme la scène en un théâtre du cœur où l'on ressent le passage du temps, des matins éclatants aux soirs de désillusion.

Les costumes de Corinne Rossi complètent parfaitement cet univers. Simples, précis, évocateurs d'une époque sans la figer, ils renforcent la lisibilité des personnages sans tomber dans le pastiche.

Juliette Behar campe une Fanny tout en intensité contenue, bouleversante de justesse. Geoffrey Palisse apporte à Marius une fragilité touchante, un désir de fuite mêlé à une tendresse palpable pour son père. Romain Lagarde incarne un César haut en couleur, père aimant et bougon, avec un équilibre parfait entre humour et émotion.

Le trio central fonctionne dans une belle complicité, essentielle pour faire entendre les enjeux de cette tragédie intime. Les autres rôles ne sont pas relégués au décor. Grégoire Bourbier, Teddy Melis, Christophe Mie et Solange Milhaud leur donnent corps avec une énergie tonique et sincère. Un magnifique travail de troupe.

Je m'y attendais et ça n'a pas manqué, on ressort de ce Marius ému, bercé par l'accent chantant des comédiens, troublé par l'intemporalité des conflits qui s'y jouent, les rêves de jeunesse, l'appel du large, le poids de la famille et la difficulté d'aimer librement.

Un spectacle qui touche au cœur sans jamais forcer l'émotion. Mais elle est là, sereine et certaine, elle nous happe dès le début et nous accompagne tout le long. Un régal de spectacle. "Bonne Mère" je te le dis, c'est un délice !

Spectacle vu le 24 juillet 2025

Frédéric Perez

De Marcel Pagnol. Mise en scène de Jean-Philippe Daguerre. Musique de Hervé Haine. Lumière de Moïse Hill. Costumes de Corinne Rossi. Scénographie de Margaux Van Der Plast.

Avec Juliette Behar, Grégoire Bourbier, Romain Lagarde, Teddy Melis, Christophe Mie, Solange Milhaud et Geoffrey Palisse.

tatouvu.com

Si le théâtre est son église, force est de constater que les fidèles sont de plus en plus nombreux. Avec ce "Marius", le Pape du Off Jean-Philippe Daguerre va devoir, comme son illustre

prédécesseur, multiplier les pains (bagnats ?) et remplacer le vin de messe par du pastis car les fidèles sont plus que jamais présents au "Chien qui fume".

"C'est pas l'homme qui prend la mer, c'est la mer qui prend l'homme", chantait Renaud. Marius en est l'exemple-type, tiraillé entre l'amour pour son père, pour Fanny et pour la mer. Ah, cette envie d'ailleurs... L'ouverture de la pièce se fait en chanson.

Dès les premières notes, c'est tout le soleil du Sud qui chante et qui danse dans un décor presque à l'authentique avec ce mythique Bar de la Marine, ces pavés, ces étals de coquillages, sa voile, son accent. En s'attaquant à Marius, même aurolé de ses cinq Molières 2025, Jean-Philippe Daguerre sait qu'il s'attaque à un patrimoine national. Mais quand deux conteurs se rencontrent... cela donne un opus d'une belle fluidité où le texte est respecté à la virgule près, avec la même poésie, la même douceur, qui trouve son acmé avec ces moments magiques où les répliques-cultes fusent. Nous avons beau les connaître par cœur, nous sommes une fois de plus cueillis. Parfois même, nous tombons sur des pépites oubliées comme "ça le fatiguait de traîner son ombre" ou "à Marseille, il n'y a rien de plus pénible que le travail".

Si la pièce de Pagnol est aussi drôle qu'émouvante, il fallait un casting de haut vol pour la servir et là, les apôtres - réduits à sept à la table du christique Jean-Philippe Daguerre - ont été triés sur le volet. Et quelle réussite ! Effet waouh ! Romain Lagarde, truculent et tendre César, ferait presque oublier Raimu, Juliette Béhar, récemment Moliérisée aussi, campe une Fanny sensible et délicieuse en tous points, le fougueux Geoffrey Palisse est très convaincant en Marius, dans ses désirs comme dans ses doutes, Christophe Mie donne un Escartefigue colérique et touchant qui trouve son pendant chez le discret M. Brun, incarné par Grégoire Bourbier. Les cocasses et drolatiques Teddy Melis en Panisse, gauche, filou et émouvant et Solange Milhaud, truculente et énergique à souhait en Honorine, viennent compléter cette distribution... au cordeau !

On aime ce classique revisité avec élégance et justesse où la loi des trois tiers, comme chez Pagnol, ne compte plus car, comme le Mandarin, on est débordé... d'admiration ! A l'instar de leur guide, la troupe est sincère, généreuse, donne tout et s'amuse follement.

Si le daguerréotype est le procédé fondateur de la pratique photographique, Jean-Philippe Daguerre nous offre avec ce "Marius" une photographie moderne qui fleure bon le sépia et la nostalgie heureuse. Allez, on se la tente, cette conclusion ? Jean-Philippe et toute la troupe de Babouchka, vous nous avez fendu le cœur !

critiquesdunpassionne.fr

Le soleil de Marseille brille sur les planches.

Dès l'ouverture en chanson, on est immédiatement happés par l'atmosphère méditerranéenne du Vieux-Port. Les ruelles pavées, le marché, la mythique Canebière, et bien sûr le Bar de la Marine composent ce superbe décor qui ravive avec tendresse l'univers de Pagnol.

Pour son nouveau spectacle, la troupe du Grenier de Babouchka s'attaque à un véritable monument du théâtre français, sans doute la pièce la plus populaire de l'auteur. Jean-Philippe Daguerre réussit le pari de rendre ce classique à la fois respectueux et résolument moderne. Sa mise en scène fluide, sans temps mort, trouve un bel équilibre entre comédie, tension et poésie. Le panache des comédiens fait le reste : ils transforment cette réinterprétation en moment inoubliable.

La troupe livre une performance remarquable. Chaque acteur incarne son personnage avec une sincérité touchante et un sens aiguisé du rythme comique. Ils insufflent une énergie nouvelle à la pièce tout en restant fidèles à son esprit. La galerie de personnages hauts en couleur prend vie avec une vigueur qui secoue les planches.

Romain Lagarde nous ferait presque oublier Raimu dans le rôle de César. Par la puissance de son jeu, il parvient à nous faire rire autant qu'à nous émouvoir. Geoffrey Palisse apporte fougue et intensité à Marius, formant un duo très convaincant avec Juliette Béhar, qui incarne Fanny avec une fragilité lumineuse. Elle confirme amplement qu'elle n'a pas volé son récent Molière. Et comment ne pas saluer Teddy Melis, dans le rôle de Panisse. Il campe sans doute le personnage le plus attachant de la pièce : drôle, maladroit, roublard et chaleureux, il apporte à son rôle une palette de nuances savoureuses.

Et pourtant, même après avoir vu le film culte une bonne dizaine de fois, j'ai eu cette sensation étrange mais savoureuse de découvrir MARIUS pour la première fois. Je connais chaque réplique par cœur, et malgré cela, ils ont réussi à me faire rire, énormément, mais aussi à me tirer des larmes, par la justesse et la sensibilité de leur jeu.

Ce MARIUS, c'est :

- Un tout petit tiers d'accent du sud,
- Un tiers d'émotion,
- Un bon tiers de rire,
- Et un grand tiers de talent.

Oui, ça fait beaucoup de tiers... mais vu le chef-d'œuvre théâtral, on en redemanderait encore.

Un IMMENSE coup de cœur.

Le Parisien

On ne présente plus cet amour de pièce qui narre les tribulations sentimentales de deux jeunes tourtereaux que la vie, l'argent et l'appel du grand large semblent s'échiner à ne vouloir réunir.

Sous l'égide de César, le truculent patron de bar, papa du jeune Marius, se dessine une délicieuse chronique marseillaise aux personnages attachants, aux dialogues ciselés, au jeu de comédiens jubilatoire. Un bonheur pour tout spectateur. À midi au Chien qui fume.

- - -

« Marius » : jubilation sur le Vieux-Port

Metteur en scène fraîchement multi-moliérisé pour sa pièce originale « Du charbon dans les veines » (désolé, c'est complet ici à Avignon), Jean-Philippe Daguerre poursuit en parallèle son travail d'adaptateur de grand talent au sein de sa compagnie du Grenier de Babouchka.

Lui qui s'attelle depuis des années à l'œuvre de Molière change cette fois de registre en s'attaquant à Marcel Pagnol.

Premier volet : « Marius ». Dans un décor de bar provençal plus vrai que nature (on imagine le Vieux-Port à un jet d'anisette), les emportements méridionaux et les répliques qui font mouche aussi.